

LA VIE PARISIENNE



L'ENTENTE CORDIALE

1916

LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
TROIS Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
TROIS Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

Le Concours de "La Vie Parisienne"

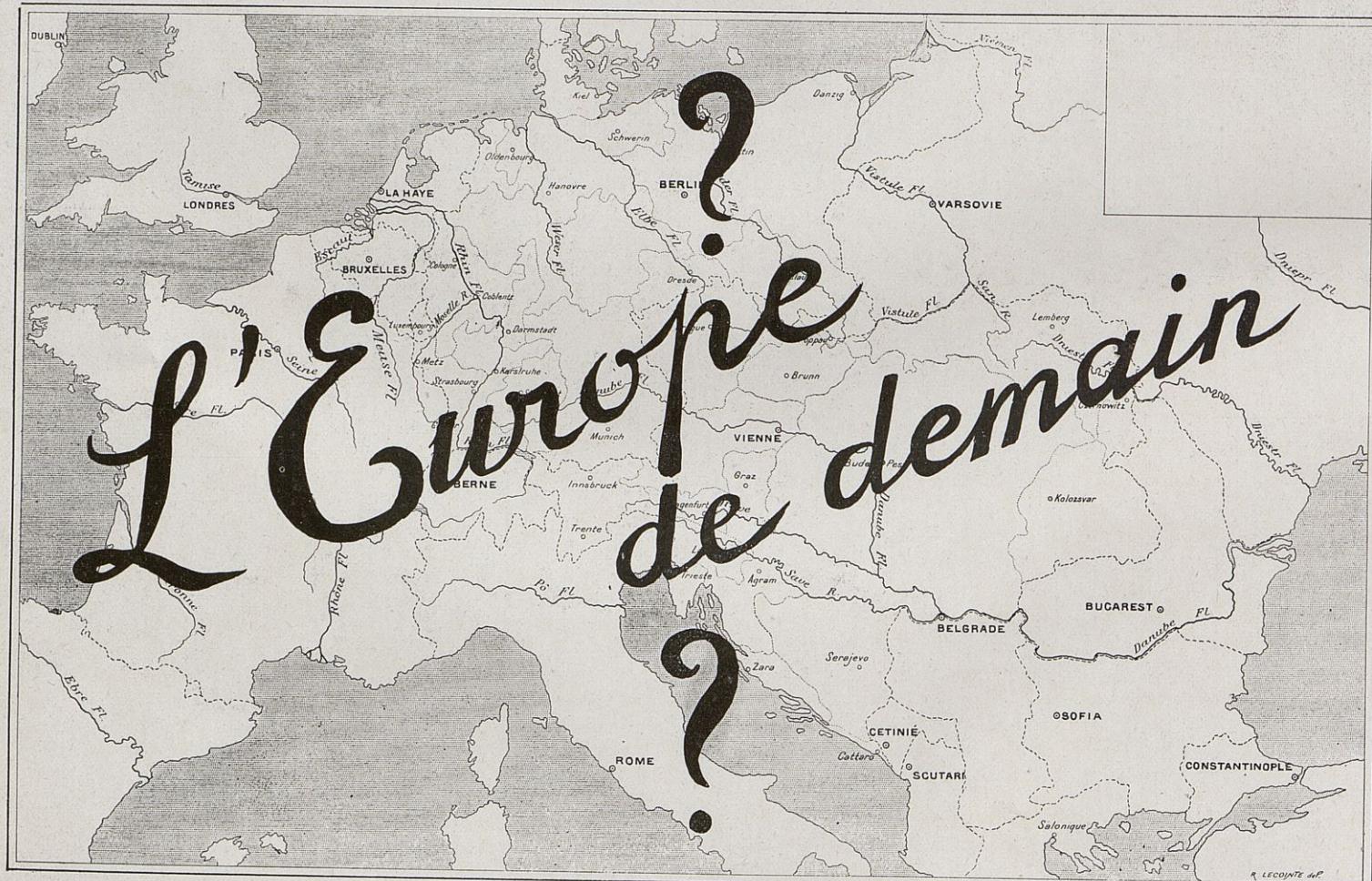
Quelle sera la Carte de l'Europe de demain ?

10.000 francs de Prix, dont 5.000 francs en Espèces

1^{er} PRIX : 2.000 FRANCS EN ESPÈCES

En prévision de l'intérêt passionné qu'exciterait notre concours nous avions fait considérablement augmenter le tirage des derniers numéros de *La Vie Parisienne*; mais le succès a dépassé nos espérances et nous avons dû faire un tirage supplémentaire de ces numéros, qui renferment, notre carte-concours.

Toutes les personnes qui n'ont pu se procurer cette carte et qui désirent concourir n'ont par conséquent qu'à nous en adresser la demande en y joignant 60 centimes en timbres-poste : elles recevront satisfaction par retour du courrier.



Rappelons que **tout le monde** est admis à prendre part à notre concours, dont l'exécution est **très facile** et que chaque concurrent est libre d'envoyer **un nombre illimité de solutions**. Le règlement clair et complet du concours se trouve imprimé au verso de la Carte d'Europe publiée par *La Vie Parisienne* et sur laquelle il s'agit tout simplement de tracer les nouvelles frontières politiques qui résulteront de l'issue de la guerre.

LE CONCOURS SERA CLOS LE 15 FÉVRIER PROCHAIN



ON DIT... ON DIT...

Les durs temps.

Les cafés-concerts ont rouvert leurs portes et nos petites cigales, qui n'avaient pas pu chanter pendant tout l'été, vont se trouver enfin moins dépourvues...

Encore les cigales ont-elles parfois des relations! Il y a des messieurs très bien qui s'intéressent aux cigales... Mais les pauvres cabots du sexe masculin, ceux-là, ne connaissent pas beaucoup de banquiers.

Certains, prenant bravement leur parti des événements, se sont montrés très débrouillards: c'est ainsi que Manselle, le gros Manselle, si populaire à la Gaîté-Rochechouart et chez Mayol, n'hésita pas, quand il n'eut plus la moindre chansonnette à se mettre sous la dent... à descendre des planches pour monter sur un siège : il se fit cocher de fiacre, tout bonnement, à la Compagnie Valentin's.

Aux clients qui lui plaisaient, il chantait un petit air, et « Cocotte », toute guillerette, sautillait dans les brancards...



Le code et le cœur.

Le bon juge, le célèbre président Magnud, est chef de bataillon au service de l'Etat-Major (en dépit de ses soixante-huit ans) : il sert à Reims.

Si occupé qu'il soit par ses fonctions militaires il ne peut s'empêcher d'aller faire un petit tour de temps en temps au palais de Justice. Il suit avec intérêt les audiences correctionnelles et tient une comptabilité rigoureuse de ce qu'il considère comme des erreurs judiciaires.

Souvent, le soir, au mess, le bon juge fait à ses camarades un cours de droit :

— La loi, ne cesse-t-il de répéter, est une base inapplicable et le meilleur des codes c'est le cœur: on y trouve tous les articles possibles et imaginables.



Quarante-quatre ans après.

Le général Trochu, dans ses *Mémoires*, parle d'un tout jeune sous-lieutenant de Langle de Cary et vante sa rare vaillance à Buzenval. Il dit notamment :

« Frappé d'une balle qui, pénétrant dans la poitrine, traversait le poumon et sortait par le dos, il a SURVÉCU à CETTE MORTELLE blessure. »

Il est heureux que le jeune sous-lieutenant de Langle de Cary ne soit pas mort de cette blessure MORTELLE. C'est aujourd'hui un de nos plus grands chefs. Et le général de Langle de Cary est toujours aussi brave qu'à Buzenval.



La guerre apprend à compter!

Il n'est pas douteux que depuis la guerre certains de nos amis ont beaucoup vieilli. En juin dernier... que dis-je?... en juillet encore, ils étaient jeunes, droits, bruns, solides. Ils parlaient avec négligence de la quarantaine qu'ils frisaient tout juste. Oui, ils avaient quarante ans, tous, et ils ne les paraissaient même pas...

Et la guerre est venue...

Les moustaches, les barbes, les cheveux de nos amis ont commencé à blanchir. Les épaules de nos amis se sont courbées petit à petit. Ah! qu'ils sont devenus tristes, soudain, nos pauvres amis!...

Et pourquoi si tristes?...

Mais, parbleu, parce qu'ils ne peuvent plus « partir », parce qu'ils ne peuvent pas courir sur le front, parce qu'ils se rongent d'inaction et d'ennui, là, sur le boulevard, tandis que là-bas... Et nos amis, avec complaisance et tristesse, nos amis, quadragénaires en juillet, se résignent à nous avouer qu'ils ont dépassé, hélas, la cinquantaine...

La cinquantaine se porte beaucoup cet hiver!...



Génie et babas

M. R.din, notre Michel-Ange de Meudon, passe son hiver guerrier à Rome. Il y parle, il y travaille, il y pense; et il y gagne même, dit-on, beaucoup d'argent, car les riches amateurs de la noble et antique ville se l'arrachent positivement.

Mme Loïe Fuller accompagne le vieux maître dans ses longues promenades du matin, pendant lesquelles il aime à émettre sur l'art, la vie, la guerre, les hommes, les femmes, le monde et le ciel des sentences profondes et définitives.

Après quoi, seul, tout seul, M. R.din s'en va chez le plus parisien des pâtissiers de Rome, c'est-à-dire chez L.tour. Il y fait une entrée majestueuse, s'y dirige vers le salon de thé, tout baigné de lumière et, là, enfin, enlève sa veste pour revêtir une longue blouse blanche...

Et tranquillement... il se met au travail. Car c'est chez L.tour qu'il a établi son atelier et qu'il élabore ses fortes œuvres. Il n'y peut toutefois, et n'y doit travailler que jusqu'à quatre heures du soir. A quatre heures, on jette un voile discret sur ses ébauches et la sculpture fait place à la gourmandise. Les élégantes romaines viennent goûter, en effet, à cette heure...

Heureuse pâtisserie où les éclairs au chocolat voisinent avec les éclairs de gâteau du Maître!...



Dranem professeur d'énergie.

Vous ne devineriez jamais la scie en vogue dans les tranchées? C'est une *scie* de Dranem!

Elle était déjà parisienne; voici comment elle est devenue nationale.

Dans les environs d'Arras, une marmite boche dégringole un matin dans une de nos tranchées, sans autre effet que d'éclabousser copieusement tous les hommes. Comme l'un d'eux, noir du képi aux godillots, se relevait un peu péniblement, le lieutenant, déjà debout, l'aida et le questionna.

— Pas de mal, hein? Qu'est-ce que vous avez?

Alors, l'autre, en sourdine, mais avec le sourire :

« Je n'sais pas ce que j'ai; mais j'suis vaseux! »

Toute la tranchée éclata de rire, et, d'un bout à l'autre du front, on se transmit le mot. Et voilà comment, avec « de l'eau jusqu'aux épaules » selon les termes du communiqué, Pitou trouve le moyen de se croire à l'Eldorado!



La conquête des Côtes-du-Nord.

Nos bons députés sont fort satisfaits de se retrouver au Palais-Bourbon et tous profitent de leur heureux retour pour se conter leurs « campagnes ».

Un de nos plus féroces radicaux bretons avoue avec modestie qu'il « fut à Dinant ». Et tous ses collègues d'admirer son viril courage et sa noble abnégation. Mais ce qu'il omet de dire c'est qu'il y a Dinan et Dinant.

L'honorables parlementaires oublient d'ajouter que c'est à Dinan (Côtes-du-Nord), au dépôt de son régiment qu'il a fait jusqu'ici la guerre.



Horrible détail!

Malgré la guerre, le gardien de la Conciergerie, chaque jeudi, fait visiter la prison au public. Et, comme en temps de paix, il répète toujours son même boniment.

L'autre jour nous le suivions : il nous amena au cachot de Théroigne de Méricourt.

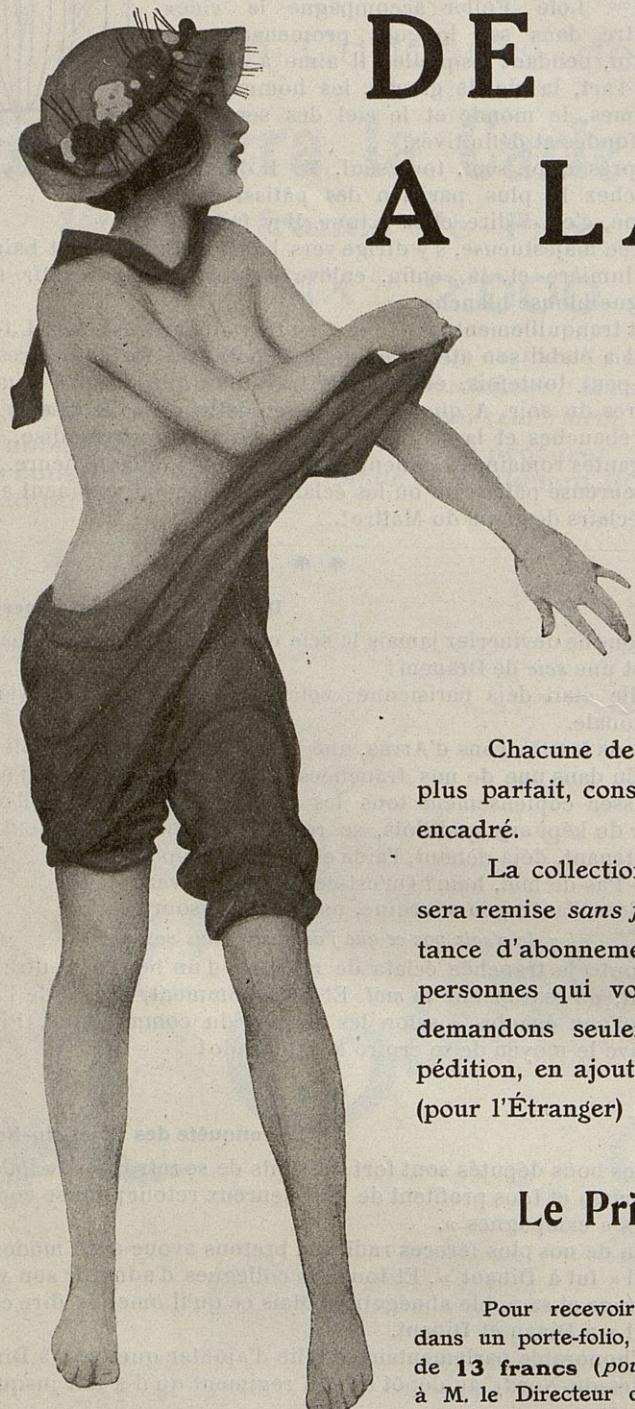
— C'est ici, nous dit-il sur un ton à la fois pompeux et larmoyant, que Théroigne de Méricourt couchait avec ses deux gardiens, qui se relevaient d'heure en heure car la besogne était dure.

En temps de paix, on aurait ri!...

Le Cadeau offert par la "Vie Parisienne" à ses abonnés

Beaucoup de nos lecteurs nous ont fait observer qu'en limitant au 31 décembre le bénéfice de la prime offerte à nos nouveaux abonnés ou réabonnés, nous en privions ceux qui habitent des pays éloignés. En conséquence, nous prolongeons jusqu'au 15 février la distribution de notre prime.

Toutes les personnes qui nous feront parvenir le montant d'un abonnement ou d'un réabonnement d'un an ou de six mois, avant le 15 février 1914, recevront en cadeau l'album intitulé :



DE LA BRUNE A LA BLONDE

Magnifique collection
de 16 ESTAMPES ARTISTIQUES
par

Raphaël KIRCHNER

tirées en couleurs avec le plus grand luxe sur très beau papier fort, à marges, et renfermées dans un élégant porte-folio

Chacune de ces estampes, gravée, aquarellée et imprimée avec le soin le plus parfait, constitue un petit chef-d'œuvre d'art et de typographie, digne d'être encadré.

La collection des seize estampes renfermée dans un très élégant porte-folio sera remise *sans frais* aux personnes qui viendront elles-mêmes régler leur quittance d'abonnement aux bureaux du journal, 29, rue Tronchet, Paris. Aux personnes qui voudront que la prime leur soit envoyée par colis-postal, nous demandons seulement de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition, en ajoutant la minime somme de 1 franc (pour la France) ou de 1 fr. 50 (pour l'Étranger) au montant de leur abonnement.

Le Prix de la Collection est de 12 francs

Pour recevoir franco *sans s'abonner*, cette collection de 16 estampes, renfermées dans un porte-folio, fabriqué spécialement, adresser en mandat-poste ou chèque la somme de **13 francs** (pour la France) ou de **13 fr. 50** (pour les Pays de l'Union postale) à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, rue Tronchet, Paris.

Miss RÉGINA SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE
Mais. 1^{er} ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

Nelly ANDER'S MANUCURE, 26, place de la Madeleine. (Englisch spoken).

HYGIÈNE et BEAUTÉ 7, rue Miromesnil,
2^e esc. Entr. (1 à 6 h.)

M^{me} DARCY SOINS D'HYGIÈNE, 18, rue Cadet,
2^e étage (escalier concierge), 10 à 8 h.

PHOTOS INÉDITES
MERVEILLEUSES NOUVEAUTÉS
Ech. 5 fr. Superbes assortiments.
10, 20 fr. ROLAND, 38, rue de Cléry, PARIS.

MADELEINE MANUCURE. SOINS D'HYGIÈNE. Maison
de 1^{er} ordre. 21, rue Boissy-d'Anglas.

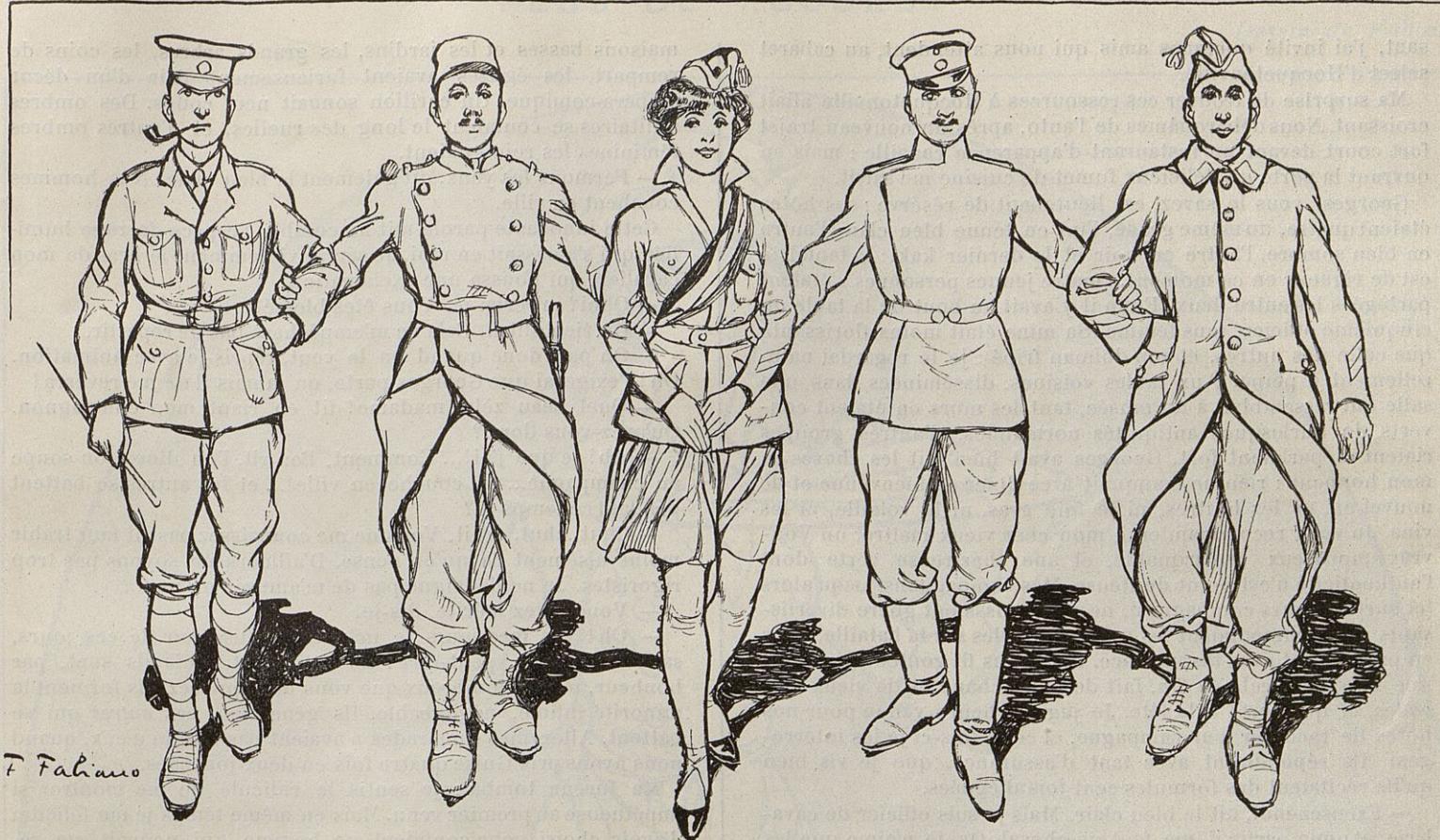
Soins d'Hygiène MANUC. PÉDIC. M^{me} HENRY,
11, rue Lévis (Villiers).

Miss APRIL MANUCURE. Soins de Beauté,
31, rue Labruyère.

Américaine Manucure 27, RUE CAMBON, 2^e
étage, de 11 à 7 h.

Miss GINETT'S American Manucure, Soins d'hygiène, 13, rue de la Tour-des-Dames (Entresol). Trinité (10 à 7 heures).

Le COURRIER de la PRESSE
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2^e)



LE DISCRET HÉROS

A Monsieur Désiré BALLANCHER,
professeur de danse à l'Opéra, Paris.

CHER VIEUX MAÎTRE ET AMI,

Je parie que déjà vous êtes aux cent coups! Votre élève et amie Mariette (qui vous devra toujours d'être arrivée au grade respectable de *petit sujet*) ne vous a pas encore souhaité la bonne année, ni même donné de ses nouvelles, depuis son départ pour un voyage que vous jugiez si périlleux! Ah! s'il n'avait tenu qu'à vous, mon pauvre Georges, qui souffrait tant de ne m'avoir pas vue, depuis cinq mois qu'il est mobilisé, et qu'il attend au dépôt du régiment son tour d'aller au front, mon pauvre Georges n'aurait jamais reçu la visite de sa chère Mariette. Moi, ses supplications m'avaient vaincue: j'aurais couru le retrouver jusque dans les tranchées. Mais à vous entendre, c'est bien là, en pleine bataille, sous les balles, qu'il m'attendait à Hocquetonville, et vous ne m'avez pas trop caché que vous ne comptiez plus revoir l'imprudent. Comme vous noircissiez les choses, mon vieux maître! Je m'en vais bien vous détrouper: mais vous ne le serez pas davantage, au fait, que je ne fus moi-même il y a cinq ou six jours.

Sauf le départ de Georges, mon Dieu! je ne me suis point trop aperçue de la guerre, à Paris, depuis qu'elle a éclaté. L'Opéra est fermé, mais on parle de le rouvrir, et j'ai beaucoup dansé dans des soirées de bienfaisance. Paris est à peine moins animé, moins confortable qu'à l'ordinaire: on voit seulement plus d'étrangers et d'uniformes. Mais enfin nous lisons les journaux, et il me semblait vraisemblable que, hormis la capitale, préservée par une attention du Gouvernement, toute la France fut dévastée par l'invasion et la résistance. Malgré la bravoure que je feignais devant vous, je n'étais donc pas rassurée non plus, en courant à la gare avec une seule valise, et aussi discrètement, aussi humblement vêtue qu'il convenait à une telle expédition. Je m'étais résolue à vivre comme les soldats, et je m'attendais à monter tout d'abord dans un wagon à bestiaux. Point du tout: mon compartiment fut du dernier modèle des



premières. A peine remarquai-je aux haltes quelques dames en cornettes blanches, qui offraient aux militaires, dont le train était plein, des tartines et le café au lait. Trois jeunes officiers me faisaient vis-à-vis, les plus aimables, les plus gais, les mieux sanglés dans leurs tuniques, les plus galants du monde: ils revenaient de permission, et s'empressèrent autour de moi. Je n'osais pas leur demander leurs impressions du feu: mais ils me dirent sans mystère qu'ils ne le verrait jamais, et que d'ailleurs ils servaient mieux notre patrie en restant là. Si l'on eût cru leurs confidences, ils avaient commencé déjà de repeupler.

« Voilà, pensai-je, ces incorrigibles tous vivants (pour ne pas leur donner un nom plus significatif) dont fourmille Paris. Mais au dépôt, la note va changer. Ce n'est pas Georges qui songerait aux femmes — sinon à moi — ni à se pomponner comme ces godelureaux. Je vais le retrouver maigri, bronzé par les soucis et la fatigue, avec une barbe de huit jours... »

La première figure que j'aperçus en descendant du train fut celle de Georges, et j'hésitai à lui sauter au cou. Certes il a changé, mais de quelle manière! D'efféminé, de blanc, de mince comme un jeune Anglais, il est devenu rouge et rond comme une pomme normande. Il a les bonnes joues et le front lisse d'un homme qui ne s'inquiète plus de rien. Il éclate de belle santé, l'on dirait d'un cheval mis au vert.

Sans me donner le loisir d'admirer un uniforme magnifique, Georges me fit monter dans une auto, ornée d'un fanion tricolore:

— Où m'emmènes-tu? lui dis-je.

— J'ai retenu ta chambre au bon hôtel d'Hocquetonville.

Nous fûmes rendus en un clin d'œil. Je me trouvai assez ébahie et penaude, avec une petite robe de voyage, au milieu d'un vestibule illuminé, que traversaient des femmes décolletées légèrement, dont les costumes effectuaient en même temps la forme des capotes d'infanterie ou du manteau des cavaliers.

Des soldats, des sous-officiers, des officiers en mille tenues éclatantes, entraient au dining-room avec elles. Ma chambre était toute fleurie. Par bonheur j'avais mis au fond de ma valise une toilette de l'hiver dernier: Georges me contraignit sur le champ de l'endosser.

— Nous ne dinons pas là, fit-il. Pour que ce soit plus amu-

sant, j'ai invité quelques amis qui nous attendent, au cabaret select d'Hocquetonville.

Ma surprise de trouver ces ressources à Hocquetonville allait croissant. Nous débarquâmes de l'auto, après un nouveau trajet fort court devant un restaurant d'apparence canaille : mais en ouvrant la porte un délicieux fumet de cuisine me saisit.

Georges, vous le savez, est lieutenant de réserve : ses hôtes étaient quatre, du même grade, l'un en tenue bleu clair, l'autre en bleu sombre, l'autre en noir et le dernier kaki : la fantaisie est de rigueur en ce moment. Quatre jeunes personnes s'étaient partagées les entre-deux. Enfin il y avait au bout de la table un cinquième officier, sans femme. Sa mine était moins florissante que celle des autres, et son dolman fripé : je le regardai naturellement à peine. Aux tables voisines, disséminées dans une salle qui ressemblait à un musée, tant les murs en étaient couverts de burlesques antiquités normandes, d'autres groupes riaient et parlaient fort. Georges avait bien fait les choses en mon honneur : rien ne manquait à ce dîner de bienvenue et de nouvel an, ni les huîtres, ni le foie gras, ni la volaille, ni les vins. Je vous recommanderai, mon cher vieux maître, un Vouvray mousseux remarquable, et une chartreuse verte dont l'authenticité n'est point douteuse. Mes compagnons jusqu'alors (et surtout leurs compagnes), ne me paraissaient guère divertissants : ils commentaient les notes officielles sur la bataille, mais en profanes et avec insouciance. L'on nous fit goûter cependant une boisson locale, le *slip*, fait de cidre chaud et de vieux *calvados*, et qui porte à la tête. Je jugeai l'heure venue pour nos hôtes de raconter leur campagne, et cette fois-ci je les interrogeai. Ils répondirent avec tant d'assurance, que je vis bien qu'ils récitaient des formules cent fois allégées.

— Excusez-moi, dit le bleu clair. Mais je suis officier de cavalerie, et pour partir il me faut un cheval. Or, je n'aime que les chevaux cap-de-more, et par malchance, jusqu'ici je n'en ai pu obtenir de la remonte aucun de cette couleur. Voilà pourquoi, madame, je ne suis pas allé au front.

Je me tournai vers le bleu sombre :

— Voici plusieurs mois que je souffre, dit celui-ci, d'un élancement persistant à l'auriculaire gauche. Aucun massage, aucun régime ne m'a soulagé jusqu'aujourd'hui, et voilà, madame, pourquoi je ne suis pas allé au front.

Le noir dit à son tour :

— J'ai engagé quelques petits procès pour liquider un héritage que l'on me conteste. La guerre a retardé toute décision. Mais la justice est si visiblement de mon côté, que je n'ai pas le droit de laisser cette cause suspendue. Je fais des pieds, des mains... Voilà pourquoi, madame, je ne suis pas allé au front.

Le quatrième convive — en kaki — n'attendit même pas que je l'eusse questionné :

— Pour moi, dit-il, c'est un simple scrupule qui m'a retenu. Notre situation est telle dans un escadron, que d'un instant à l'autre nous pouvons avoir à diriger des mitrailleuses, que sais-je ? des canons, des pièces de siège. Or, je l'avoue, depuis mon temps d'active, tous ces instruments-là ont fort changé : je les ignore. Je vais suivre des cours. Oh ! je saurai tout, ce qu'il faut d'ici peu. En attendant, madame, vous comprenez que je ne pouvais pas aller au front.

— Aucun de vous, messieurs, dit alors Georges fort sérieusement, n'avait une raison si bonne que la mienne : c'est que j'espérais la visite de Mariette. Je ne puis la quitter désormais : si elle part, j'attendrai qu'elle revienne.

La gravité avec laquelle on m'exposait ces bonnes raisons, qui me semblaient pourtant naïves, exaspéra ce mélange de surprise et de consternation bizarres que je sentais depuis mon arrivée. J'interpellai avec une sorte de colère le dernier convive, resté silencieux et je lui demandai :

— Vous non plus, naturellement, vous n'êtes pas allé au front ?

— Mais si, madame, répliqua-t-il.

— Mon pauvre vieux ! s'écria le bleu sombre, que sa douleur au petit doigt n'empêchait point d'être plus gros que les trois autres. Il ajouta : Voici neuf heures, messieurs, et cette sage maison clôt sa porte à l'appel.

— Qu'à cela ne tienne, dit Georges, allonsacheverla fête chez moi.

Le froid sec nous donna l'envie de marcher quelques pas. Je fus d'instinct à l'unique évacué de la bande, et lui pris le bras. Nous traversâmes une vieille ville, tout endormie déjà, dont les

maisons basses et les jardins, les grands arbres, les coins de rempart, les églises avaient furieusement l'air d'un décor d'opéra-comique. Un carillon sonnait neuf coups. Des ombres militaires se coulaient le long des ruelles, et d'autres ombres féminines les rejoignaient.

— Fermons les yeux, dit gaiement le bleu clair. Nos hommes couchent en ville.

Cette innocente parole mit au comble l'espèce de rage humiliée qui s'amassait en moi. Je serrai violemment le bras de mon cavalier, qui poussa une exclamtion.

— Quoi ? m'écriai-je. Vous êtes blessé ?

— Un rien, dit-il. Cela ne m'empêchera pas de repartir.

— On part donc quand on le veut, repris-je avec animation. Oh ! j'exigerai que Georges parte, ou jamais il ne me reverra !

— Quel beau zèle, madame ! dit en riant mon compagnon. Qu'avez-vous donc ?

— Ah ! ce que j'ai... Comment, l'on rit, l'on dîne... on soupe au champagne... on couche en ville... et les autres se battent pendant ce temps-là ?

— Chut, chut, dit-il. Vous ne me connaissez pas : il faut trahir moins aisément ce qu'on pense. D'ailleurs ne soyons pas trop rigoristes. Je ne dédaigne pas de m'amuser un peu...

— Vous l'avez mérité, dis-je.

— Oh ! ces messieurs le mériteront aussi un de ces jours, sans le vouloir, peut-être : ils anticipent. Puis ils sont, par bonheur, moins nombreux que vous ne supposez. Ils forment la minorité infime, négligeable. Ils gèneraient ces *autres* qui se battent. Allez, mes camarades n'avaient pas besoin d'eux, quand nous avons pris Guise quatre fois en deux journées.

Ma fureur tomba : je sentis le ridicule de me montrer si impétueuse au premier venu. Mais en même temps je me félicitai d'avoir choisi pour confident un homme qui pouvait me répondre.

— Vous avez vu l'affaire de Guise ? repris-je avec plus de sympathie.

Il hésita un peu à parler de soi, puis se décida :

— D'abord, j'ai été démonté, dit-il, puis blessé dans une tranchée, où mes chasseurs s'étaient mêlés à l'infanterie. Nous battions en retraite alors, et cela ne nous plaisait guère. Mais quand nous revenions sur nos pas, comme à Guise, l'enthousiasme n'était pas long à se rallumer.

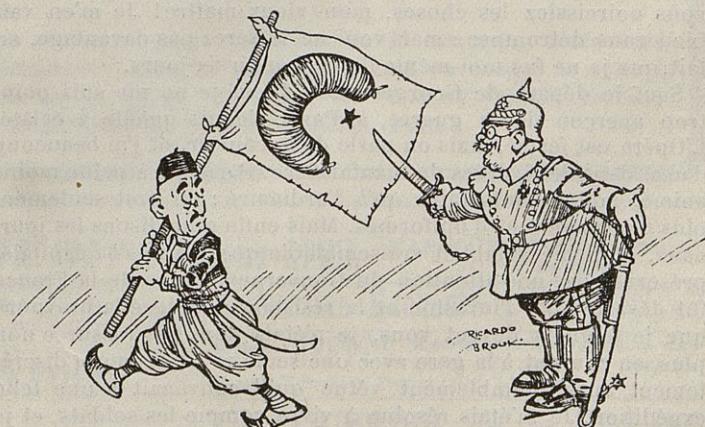
— Bien vrai ? m'écriai-je avec une avidité patriotique dont je ne me croyais pas capable.

— Figurez-vous, reprit mon compagnon, que nous avions précipité dans l'Oise une division de la garde allemande. Guise est une hauteur qui domine la rivière...

Mais je ne veux pas, mon cher et vieil ami Ballanche, vous rapporter tout au long le magnifique et terrible récit que mon héros ne termina que le lendemain matin. Car Jean est un héros, le plus modeste et le plus ardent, le plus hardi et le plus tendre des héros... Je l'ai revu plusieurs fois déjà, et si je reste à Hocquetonville — vous l'avouerai-je ? — c'est pour le revoir encore.

Vive la France, mon vieux maître ! Je n'ai jamais été aussi heureuse et aussi fière d'être Française !

MARIETTE,
de l'Opéra.



LE NOUVEAU DRAPEAU TURC... A LA MODE DE BERLIN

PLUS DE " BOULOT "

Dessin de Fabiano



Pour leurs étrennes, les Parisiens, ont revu sur leurs tables le pain de fantaisie et les petits croissants dorés.

PETIT LEXIQUE DE LA GUERRE à l'usage des non-combattants

Bien des personnes, obligées de rester chez elles, pour raison d'âge (les enfants de un à quatorze ans et les vieillards de soixante à cent ans), de sexe (les femmes, les neutres), de santé (les culs-de-jatte, les aveugles, les idiots, etc.) aiment cependant suivre les opérations militaires, mais faute de connaître les termes de la phraséologie employée pour les décrire, elles se trouvent parfois fort embarrassées. Nous avons pensé leur être utile en les faisant ici bénéficier de nos lumières.

FRONT. — Ligne qui part de Nieuport pour aller jusqu'en Alsace à travers des pays mystérieux tels que la Voëvre, la Grurie, l'Argonne, la Maison du Passeur. (Ex. : aller au front à toutes jambes. Un front de cinq-cents kilomètres. Un beau front. Vous avez le front de rester en arrière!).



TRANCHEE. — Trou profond creusé en terre pour y recevoir les pluies d'hiver et les soldats. On peut considérer les tranchées comme les rides, les nobles et généreuses rides, qui sillonnent le front des batailles. Pour tromper l'ennui des longues journées, les soldats jouent aux cartes, fument et envoient quelques balles aux adversaires.

CHARGE. — Mouvement de colère qui prend le fantassin lorsqu'il en a assez de mariner dans sa tranchée. On dit alors que le front se déplace.



COMMUNIQUE. — Petit papier qu'envoie deux fois par jour le général Joffre aux civils pour leur faire croire qu'ils comprennent quelque chose à la guerre.



ÉCRIVAIN MILITAIRE. — Vieux monsieur, la plupart du temps pékin, chargé de jeter quelque mystère et le plus d'obscurité possible sur les phrases, pourtant bien claires, du communiqué. Avec une bonne carte, une certaine tendance à prophétiser et l'étude attentive de notre petit lexique, le premier venu peut s'improviser écrivain militaire. C'est une façon, modeste sans doute, mais enfin bien utile en ces temps si durs, d'augmenter son revenu. Un bon écrivain militaire peut gagner ses dix francs par jour en cas de guerre ordinaire et jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois quand le monde entier est à feu et à sang.

Lettre à l'Ambulancière

sur l'air de la « LETTRE A LA MARQUISE »

« Madame,
C'est pour un ami
Laissé pour mort à l'ennemi
Que je vous écris cette lettre...
Pardon si ma main tremble un peu,
Mais il s'agit d'un tel aveu
Qu'il va vous offenser peut-être:
Mon pauvre ami, dès le début
De l'atroce Guerre, ayant eu
Le bras meurtri d'un coup de lance,
S'est épris des jolis yeux doux,
Madame, d'une amie à vous,
A l'Ambulance;

Comme il n'était qu'humble sergent,
Que son pauvre galon d'argent,

Guéri, le replongeait dans l'ombre,
Bien faible encor — sans dire un mot —
Directement au « front », là-haut,
Il s'en alla, le cœur bien sombre;
Et, depuis lors, au premier rang,
Tour à tour riant et pleurant,
Ne voulant songer qu'à la France,
Il songeait à sa « Dame » encor...
En n'espérant que de la Mort
La Délivrance!

Et la Mort l'exauçant enfin
A Dixmude, hier au matin,
Un obus l'étendit à terre;
Et le voici, près de mourir,
Qui rêve, oublié de souffrir,
A la mignonne Ambulancière :
Il est là, souriant toujours,
Refusant tous soins, tous secours,
Tout près d'entrer en agonie

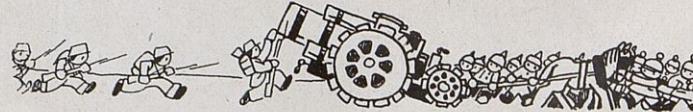
Et baisant trois brins de jasmin
Qu'il reçut un jour de la main
De... votre amie.

Mais voici le pauvre garçon
Tout secoué d'un grand frisson;
Sa voix tremble et son œil se creuse...
Allons... c'est la fin. Vite, adieu!
Pour moi, quelquefois, priez Dieu :
Je meurs content; vivez heureuse!...
Car le blessé jadis guéri
Est le même qui vous décrit
Son humble et sanglant petit drame
Et la « Dame » pour qui je meurs,
Dont je baise, en mourant, les fleurs...
... C'est vous, Madame! »

Pour copie conforme :
THÉODORE BOTREL.

CROIX-ROUGE. — Signe particulier que les allemands placent, bien en évidence, sur les voitures blindées dans l'intérieur desquelles ils cachent leurs meilleurs tireurs.

KAMARADES. — Autre ruse de guerre. C'est le cri que poussent les légions du Kaiser lorsqu'elles veulent massacrer en sécurité leurs adversaires. Mais on n'est pas forcé de les écouter. D'ailleurs c'est vilain : ils prononcent tout avec un k.



TRICOT. — Petits travaux auxquels se livrent toutes les femmes de France depuis le 2 août. Tous les jours partent ainsi pour le front quelque cent mille chandails, bonnets, passe-montagnes, mitaines, etc. Comme il faudrait dix-sept millions d'hommes pour utiliser tout cela, le surplus est immédiatement renvoyé dans des dépôts spéciaux, où d'habiles ouvrières le démaillent et en refont d'adorables pelotons de laine, tout neufs, que l'on revend aux femmes de France. Et ainsi de suite. Et c'est ce qui explique l'incroyable abondance de laine de ce pays qui, dit-on, n'en avait plus que quelques kilos.



EMBUSQUÉ. — Se dit en parlant de quelques pauvres jeunes gens maintenus dans les grandes villes, dans une oisiveté qui leur pèse, par les hasards d'un recrutement injuste. On a beau faire, rien ne les console de leur triste situation : ni les beaux habits dont on les affuble, ni les magnifiques automobiles où ils se laissent mélancoliquement traîner. Ah! se rendre là-bas, là-haut, au front, au risque de tomber dans une embuscade, une vraie!... (L'adjectif « embusqué » n'a pas de féminin.)

“ 420 ”. — Un canon allemand ainsi nommé parce qu'il a 420 millimètres de diamètre.

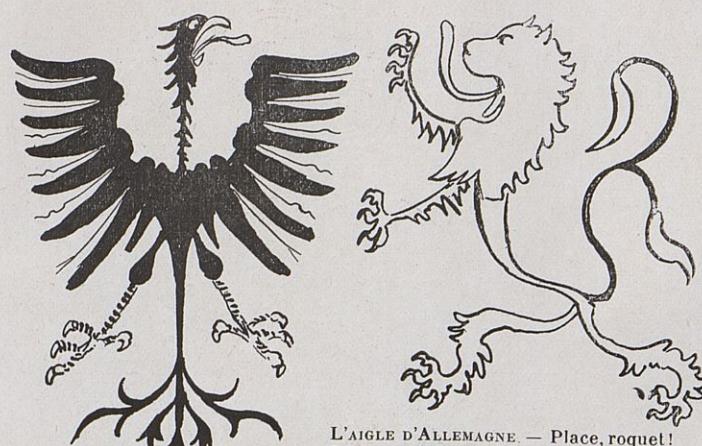
“ 75 ”. — Un canon français ainsi nommé parce qu'il peut tuer 75 allemands d'un coup. (Ex : Vivent nos soixante-quinze!... Cet objet vaut un soixante-quinze).



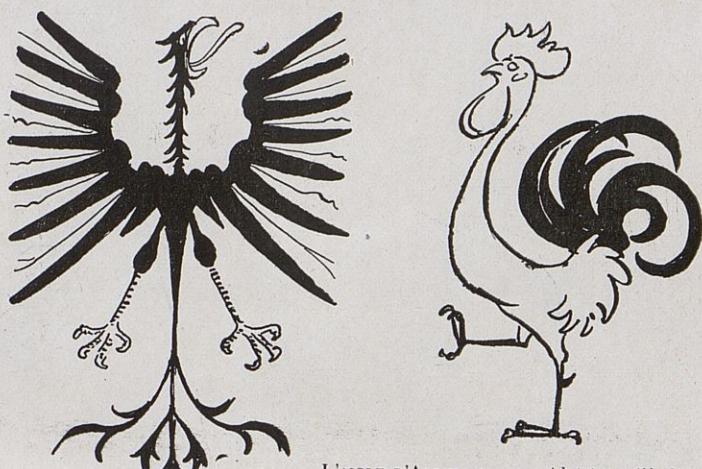
PÉTROGRAD. — Nom qu'on a donné à Saint-Pétersbourg pour la durée de la guerre. Mais, heureusement, on s'en est tenu là. Car tout de même, il serait vexant pour M. Max de dire de lui qu'il était le gradmestre de Bruxelles.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

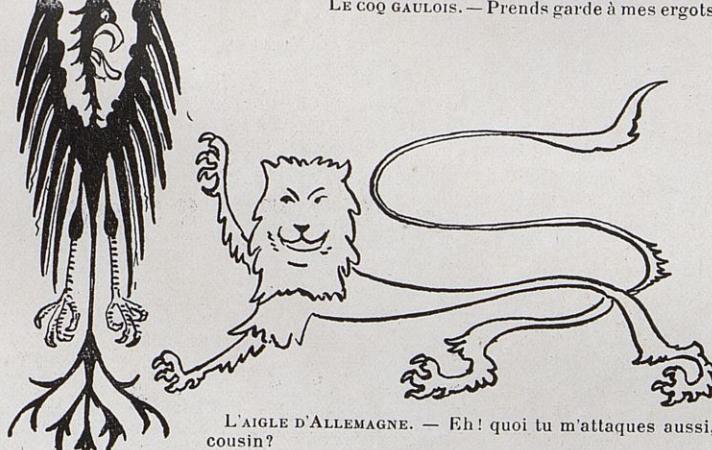
FABLE HÉRALDIQUE



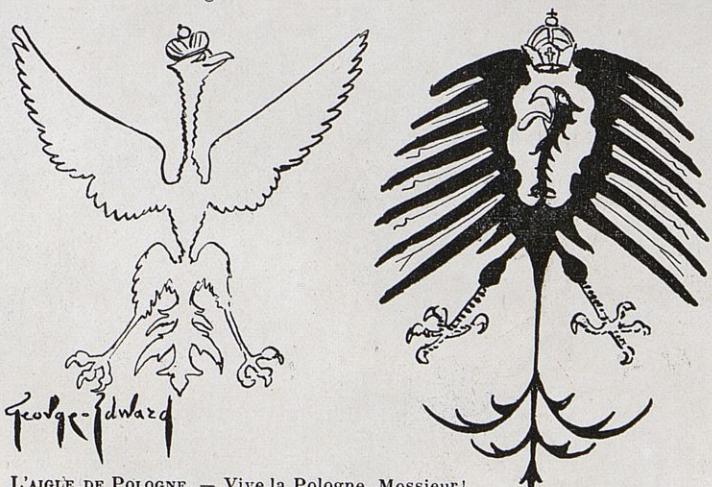
L'AIGLE D'ALLEMAGNE. — Place, roquel!
LE LION DE FLANDRES. — On ne passe pas,
vilain merle!



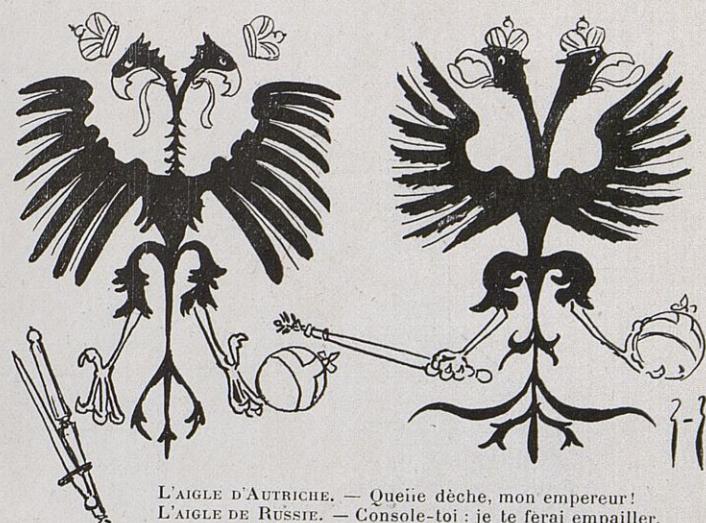
L'AIGLE D'ALLEMAGNE. — Ah! te voilà, beau
coq : il y a longtemps que je voulais te
plumer.
LE COQ GAULOIS. — Prends garde à mes ergots.



L'AIGLE D'ALLEMAGNE. — Eh! quoi tu m'attaques aussi,
cousin?
Le LÉOPARD ANGLAIS. — De toutes mes forces, cousin...
germain!



L'AIGLE DE POLOGNE. — Vive la Pologne, Monsieur!



L'AIGLE D'AUTRICHE. — Queue déche, mon empereur!
L'AIGLE DE RUSSIE. — Console-toi : je te ferai empêcher.

L'ARMÉE DES RAJAHS

Marseille.



— Té mamang ! Ce sont les Hindous !
La Cannebière s'agit. Les terrasses des cafés sont prises d'assaut.

Les Marseillaises grimpent sur les tables pour applaudir et les Indiens sourient de toutes leurs dents nacrées.

Baloutchis au teint d'ocre clair, Sikhs à l'allure rêveuse, Pathaus, au pas élastique, Gurkhas trapus et musclés, ils défilent allègrement.

Ce soir, le Bodega de la rue Saint-Ferréol sera le rendez-vous des officiers auxquels trente-cinq jours de navigation ont donné des idées blanches.

Passant du cocktail au whisky et du gin au cherry, ils échouent finalement en vue des ports, ce pendant que de gracieuses réfugiées, en rupture de planches parisiennes, poussent de petits gloussements d'effroi à l'arrivée de quelques lieutenants de lanciers bengalais.

Oh ! ces turbans somptueux qui emmitouflent les oreilles jusqu'aux lobes ! Et ces redingotes kaki dont s'avantage une taille souple ! Et ces épaulettes à mailles d'acier dont le seul contact fait frissonner la petite main blanche qui les caresse !

Saint Kitchener, pardonnez-nous les coups de canif que nous donnerons ce soir dans votre sévère proclamation !...

Le Camp du Parc Borély.

Sous le soleil provençal qui avive la blancheur des tentes et jette des reflets cuivrés sur le dos des Indiens court vêtus, le campement se réveille. Ici, réunis autour d'un feu de bois, ce sont des Sikhs aux grands yeux nostalgiques, aux barbes de philosophes, qui semblent évoquer en chuchotant leurs campagnes sur la frontière afgahne et les raps qui s'ensuivaient ; là c'est une section de Jato qui pétrissent entre leurs mains brunes la farine dont ils feront leurs galettes fades ou choupatis ; plus loin, c'est un groupe de Saïs ou grooms indigènes qui pansent les chevaux des officiers, de souples et légers walers d'Australie, aux jambes fines, à la crinière épaisse. Mais le plus pittoresque





AU MOYEN-ÂGE

AU XVI^e SIÈCLEAU XVII^e SIÈCLEAU XVIII^e SIÈCLE

SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE



Coupé, rogné au cours des siècles, le plumet, devenu plumet, puis simple pompon, a disparu aujourd'hui; mais le soldat français ne se résignera jamais à faire la guerre sans panache: il le garde dans son cœur.

ET AUJOURD'HUI?

Coupé, rogné au cours des siècles, le plumet, devenu plumet, puis simple pompon, a disparu aujourd'hui; mais le soldat français ne se résignera jamais à faire la guerre sans panache: il le garde dans son cœur.



SOUS LE SECOND EMPIRE

HERGUARD

des tableaux, c'est la baignade des Indiens qui, le long de la Corniche, s'essaient sur la grève et, quasiment nus, procèdent à leurs rituelles ablutions. Un miraculeux hasard a réuni, là, toutes les élégantes de Marseille qui, le face à main en batterie, paraissent apprécier fort le culte de Brahma.

Ce fourmillement de corps bistre dans la mer, sous la caresse dorée du soleil matinal, ce va-et-vient d'hommes kaki sur le sable jaune et de têtes noires sur l'eau bleue, c'est une vision des bords du Gange, c'est un rappel des baignades sacrées de Bénarès, c'est une des vivantes et prestigieuses aquarelles du maître Albert Besnard.

Confort anglais.

Un régiment de cavalerie indigène est campé à la Valentine, à huit kilomètres de la ville.

Convié à prendre le thé par le colonel X... je pénètre sous une tente luxueuse doublée d'andri-nople à motifs bouton d'or. Une table laquée, portative, se dresse entre deux piquets de bambou. Théière, tasses en aluminium, cakes, confitures variées, cigarettes de tous les crus de tabac oriental, rien ne manque. Dans un coin, une baignoire pliante, en caoutchouc. Des rocking-chairs. Un lit de camp.

— Aux Indes, me dit le colonel, nous ne cantonnons pas, faute de maisons, alors nous emportons une maison meublée avec nous.

— Prenez garde, colonel! les Allemands ont avec eux un corps de démineurs militaires.

Les Rajahs.

Nous espérions qu'ils viendraient en grande pompe avec des danseuses qui enjolieraient l'ennemi et un peloton d'éléphants blindés. En réalité ils se contentent de payer les factures du corps expéditionnaire. D'aucuns, comme le richissime rajah de Jodhpur qui entretient de ses propres roupies un régiment de cavalerie, ont accompagné discrètement leur unité! Et cela vous a une belle allure de faste oriental que je recommande à nos milliardaires dans l'embarras. A côté des Jodhpur-Lancers, pourquoi ne verrions-nous pas les dragons de M. Gaston Menier ou les hussards du marquis de Breteuil?

L'arrivée sur le front.

Elle eut lieu dans le nord de la France. Le quartier général de la... division s'installa à X... Sur la place, il y avait des camions multicolores, échappés de Londres, qui nous vantaient les mérites du Fry's Cacao ou la qualité de la sauce tomate de Heinz Co... On se serait cru sur le Strand. Il y avait même des taxis verts qui, tout dépaysés, semblaient chercher Charing Cross.

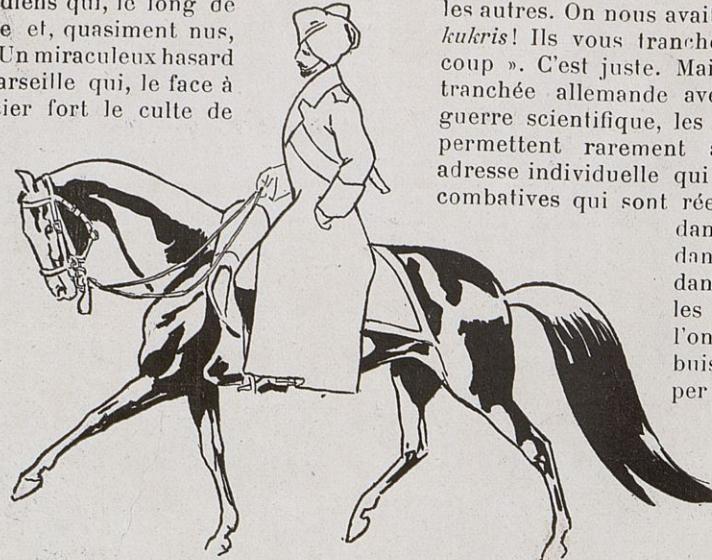
Le canon tonne. Les Indiens peu familiarisés avec la grosse artillerie sont étonnés; mais ils n'en ont pas l'air et ils marchent vers les tranchées, sinon avec enthousiasme, du moins avec le fatalisme de l'Oriental qui a retenu une case au nirvana. Ce soir, la fusillade fait rage. A Vieille-C..., dont l'église est en ruines, un gendarme français qui garde le pont, gémit sur les dangers de sa mission.

— Ces b... d'Indiens ont failli m'embrocher hier. Ils me prenaient pour un Allemand. Enfin, mon lieutenant, est-ce que j'ai une g... de Boche?

Bon gendarme, nous en verrons bien d'autres!

Les Gurkhas dans les tranchées.

Nous pensions qu'ils allaient tout avaler. En réalité, ils ont été comme



les autres. On nous avait dit : « Vous les verrez avec leurs kukris! Ils vous tranchent la tête d'un bœuf d'un seul coup ». C'est juste. Mais essayez donc de charger une tranchée allemande avec un simple kukri! Hélas! la guerre scientifique, les obus de 220 et les Minenwerfer permettent rarement aux Gurkhas de montrer leur adresse individuelle qui est prodigieuse et leurs qualités combatives qui sont réelles. On aurait dû les employer dans les forêts de l'Argonne ou dans les Vosges. Ils eussent excellé dans un pays où les surprises et les embuscades sont possibles, où l'on peut se glisser la nuit, sous les buissons, comme un serpent et couper d'une main ferme les jarrets d'un Mecklembourgeois ahuri.

Un soir, mon ami le major K... et moi, nous sommes allés recueillir les Indiens blessés dans les tranchées. Nous étions escortés d'une vingtaine de kahars ou brancardiers indigènes qui, vêtus de peaux de chèvres, ressemblaient à des paysans mongols. Les projecteurs allemands balayaient la campagne. Les gros canons tonnaient. Un vrai combat naval sur terre!

Abricotant nos kahars derrière une ferme, nous allâmes au poste de secours du ...^e bataillon de Gurkhas, par une route située en pleine zone de tir. Bzzz! devant le nez et derrière la nuque. Le major K... me pousse le coude. — Qu'est-ce que je vous disais! fait-il triomphant. Voulez-vous parier une bouteille d'extra-dry que si vous restez ici, cinq minutes, immobile, vous finirez par en encaisser une?

— Merci mon cher! Mais comme je ne pourrais pas la savourer en votre compagnie, je préfère ne pas trinquer ce soir.

Les Indiens au cantonnement.

Ils s'installent dans les fermes comme chez eux. Quand on les voit, devant la grange, rôtissant leurs galettes au bout d'une branche de sureau; quand on regarde, au crépuscule, ces gens à turbans s'accroupir autour d'un foyer dont la fumée céruleenne monte vers le ciel gris, et palabrer interminablement, on croit vivre un conte des Mille et une Nuits. Il semble qu'ils aient été transportés là, au milieu de nos braves paysans français, par le tapis merveilleux du conteur oriental ou par le miracle de la lampe d'Aladin.

Mon serviteur hindou s'appelle Dgiwun. Malgré sa souplesse féline de danseur moscovite, il n'arrive pas à se tenir sur la bicyclette que je lui ai réquisitionnée. Les fossés pleins d'eau qui bordent les routes de ce département ont pour lui une attraction puissante. Et je comprends assez d'hindoustani pour l'entendre injurier Vichnou et Siva quand il se relève.

Un jour que des obus éclataient près de ma chaumière, il empaqueta précipitamment mon stylographie et courut chercher mon cheval. A son avis, le reste ne valait pas la peine d'être sauvé.

Le Noël des Indiens.

La Princesse Mary a eu la gracieuse pensée d'envoyer aux soldats de l'armée des Indes un cadeau de Noël. Les Mahométans et les Sikhs qui ne fument pas ont reçu un sac de bonbons. Les autres, du tabac, des cigarettes armoriées et une jolie boîte en métal doré, portant les noms des alliés et l'effigie de la Princesse.

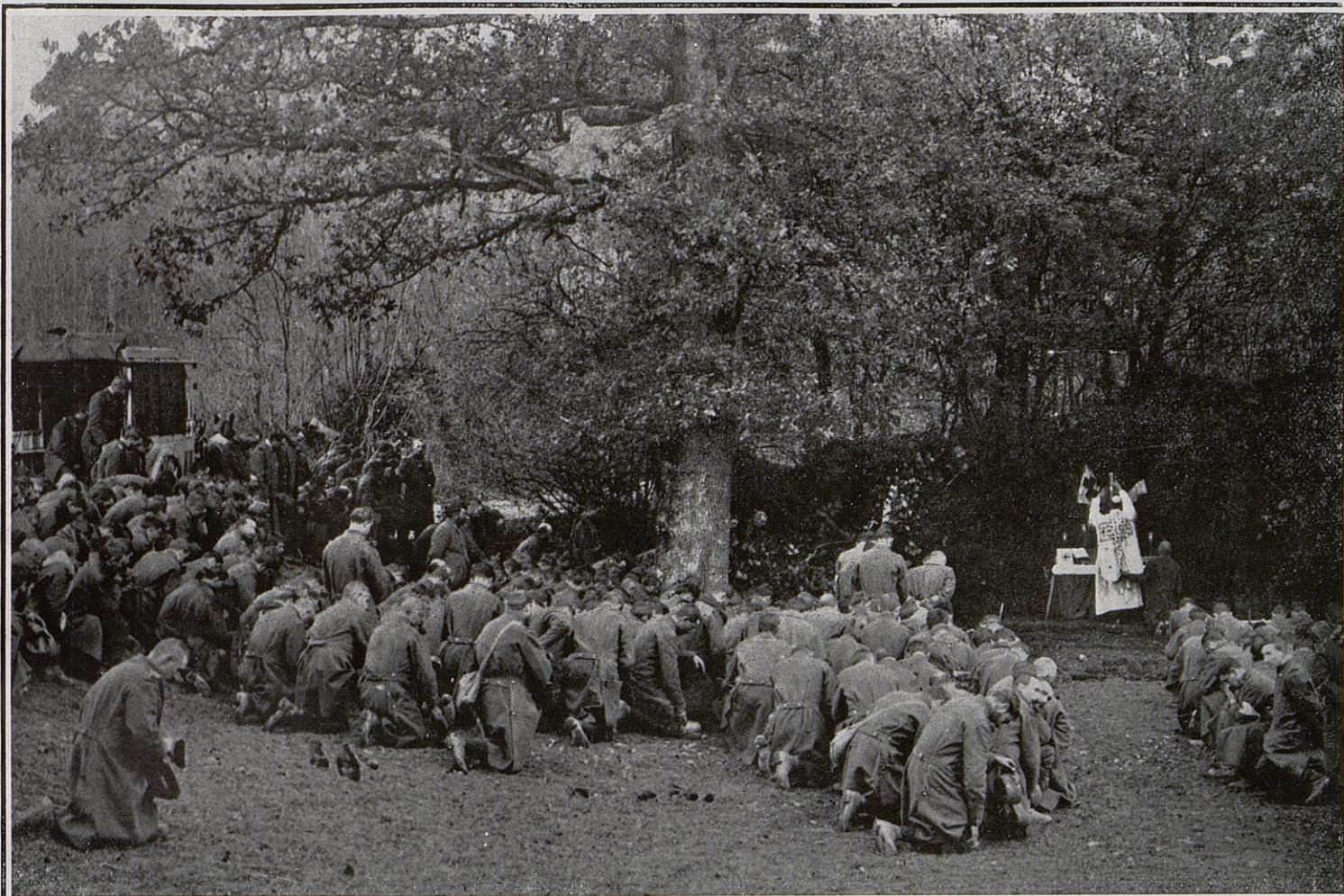
Le 25 décembre, Dgiwun vint, triomphant, me montrer ce souvenir et il me fit voir avec orgueil la photographie de la Princesse avec sa signature imprimée au verso.

— Sahib, avez-vous reçu aussi cadeau de la Princesse française?

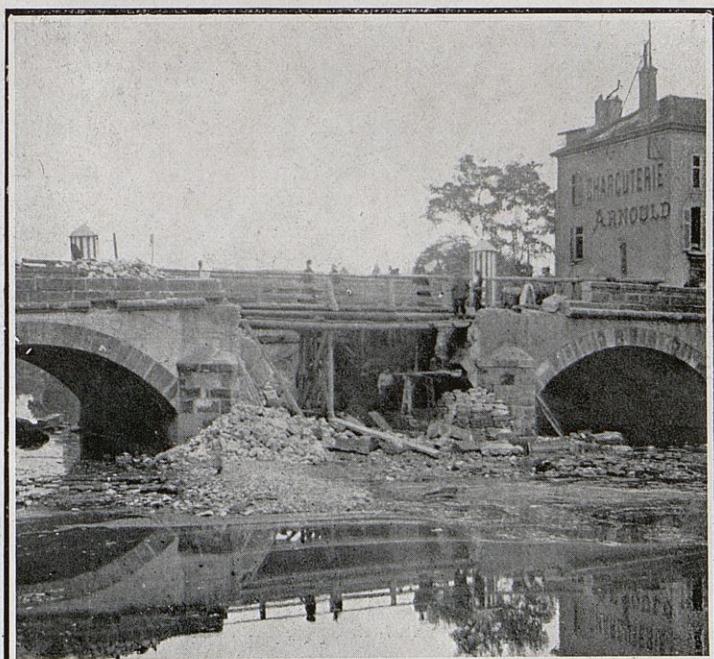


L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



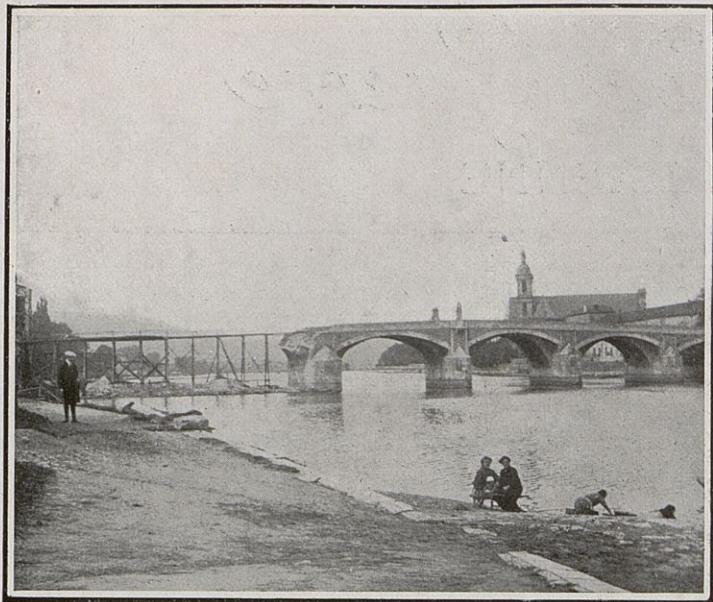
LA MESSE SOUS LES CHÈNES DANS LA FORÊT D'ARGONNE
Un émouvant tableau, qu'un grand peintre n'aurait pas su mieux composer.



A LUNÉVILLE
Le pont sur la Vezouze que les Allemands ont fait sauter, en battant en retraite.



EN EMBUSCADE
Les turcos, blottis dans un buisson avec leur mitrailleuse, se préparent à bien recevoir l'ennemi quand il sera en vue.



A PONT-A-MOUSSON

Un pont qui a été détruit d'abord par les Français, que les Allemands ont réparé, puis fait sauter à leur tour, et que les Français ont enfin reconquis.



L'ENTERREMENT D'UN SOLDAT MUSULMAN, A PARIS

Il est touchant de voir comme la France honore ses braves enfants africains; tout le monde tient à rendre un hommage ému à leur fidélité et à leur vaillance.



CE QUE LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A VU EN VISITANT ARRAS
Une maison, dont l'escalier seul a survécu à la tempête de fer.



A TRAVERS LES RUINES HÉROÏQUES
Une rue conduisant à l'hôtel de ville.

L'ALBUM DE GUERRE DE "LA VIE PARISIENNE"

est redevable à ses lecteurs de presque tous les documents qu'il reproduit. Nous faisons appel à tous les amis de *La Vie Parisienne* pour nous procurer des photographies intéressantes qui seront rémunérées au prix de 10 francs.
(Toutes les photographies doivent être adressées à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, Paris.)

Il s'agit de ne point baisser dans l'estime de mon fidèle Hindou. Tirant aussitôt de ma poche la lettre d'un fournisseur qui me réclame le paiement d'une paire de leggings, je la montre à Dgiwun et dis :

— Le grand Padishah des Français, M. Poincaré, m'a aussi envoyé ses vœux de Noël. Ils sont écrits de sa propre main... Regarde !

Dgiwun s'extasie.

— Il me demande même si je suis content de toi...

Dgiwun impressionné me rend la lettre, salue, la main devant son turban, et sort à reculons.

Une heure plus tard, je trouvais, devant le poêle, mes bottes plus brillantes que jamais.

MAURICE DEKOBRA.

CHOSES ET AUTRES

Nous avions peine à le croire. Nous le tenions d'une personne digne de foi, qui l'avait vu de ses yeux : c'est un interprète de l'armée anglaise. Mais les personnes dignes de foi, et même les témoins oculaires, nous ont raconté depuis six mois tant de belles histoires où il n'y avait pas un mot de vrai, que nous nous méfions. Et puis, voilà qu'un dessin sur deux pages, d'un illustré anglais, nous confirme le récit de notre interprète. Je ne suis même pas sûr que ce ne soit pas une photographie. Alors!... On peut douter d'un témoin imaginaire; mais il faudrait avoir bien du vice pour douter d'une photo. A moins qu'elle ne soit truquée.

Il paraît donc que, la nuit de Noël, nos excellents alliés ne se sont pas contentés de faire comme nos fantassins, qui montraient de loin aux Boches leurs jolis cadeaux sans aucune idée de partage et rien que pour les faire bisquer. Ils ont dit, comme les enfants :

— Donne-moi de quoi qu't'as, j'te donnerai d'quoi qu'j'ai.

Les Boches, qui ne pouvaient que gagner au change, ont aussitôt raccourci les distances. Peut-être aussi voulaient-ils redonner un peu de vraisemblance à une légende qui courait dans les premiers temps de la guerre et qui ne trompe plus personne, qu'on n'a qu'à leur tendre une tartine pour les prendre.

Bref, on a fraternisé, festoyé, réveillonné, partagé l'oie et le pudding.

Je n'y vois pas grand mal, et il s'en est passé bien d'autres, entre Français et Russes, dans les tranchées de Sébastopol. Mais un Russe n'est pas un Allemand ; nos alliés auraient pu être dupes de leur *fair play*. Il n'y a pas de *fair play* avec certains adversaires. On ne crie pas « pouce » à Bonnot !

Allons ! nous avons encore du style. En art décoratif, le goût munichois a fait son temps ; l'esthétique de guerre de Frédéric Nietzsche a fait aussi le sien. Nous avons du « procédé », comme disaient nos arrière-grand-pères, qui, même au camp ou sur les champs de bataille, n'avaient garde d'oublier la civilité puérile et honnête.

C'était au début de la campagne, que nous nous rappellerons plus tard avec moins d'ingratitude ; car, si les premiers combats ne furent pas tous très heureux, ils ne furent pas moins glorieux que des victoires.

Un colonel de cavalerie, qui avait un trop beau cheval, charge à la tête de son régiment, et si bien à la tête qu'il est tout seul quand il atteint l'ennemi. Il sabre, d'estoc et de taille ; mais, seul contre tous, il est sabré, il tombe, le crâne fendu, ruisselant de sang, côté à côté avec un lieutenant allemand qu'il a démolé.

Les hommes rejoignent, hélas ! trop tard. L'ordonnance du colonel met pied à terre, lui tend sa gourde ; et le mourant, — qui meurt de soif — dit, en tendant le bras vers l'officier prussien :

— Tu ne vois donc pas qu'il y a un étranger ? En France, on sert les étrangers d'abord.

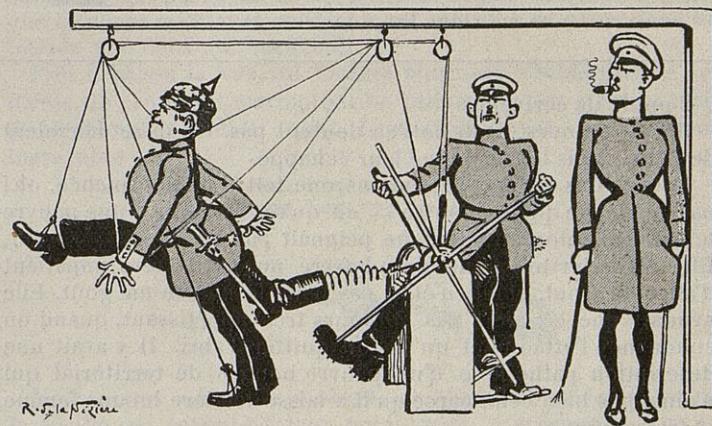
Vous savez, c'est aussi bien que *Donne-lui tout de même à boire...*

Seulement, il est encore heureux que le prussien blessé n'ait pas profité de l'occasion pour casser la tête à l'ordonnance.

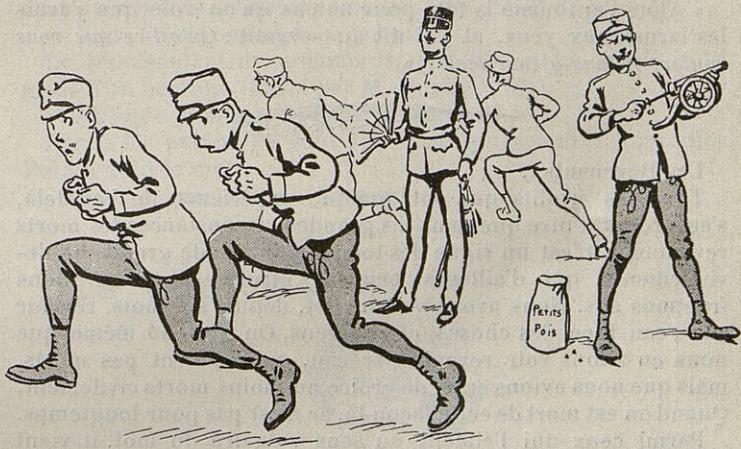
COMMENT ON FORME UN SOLDAT



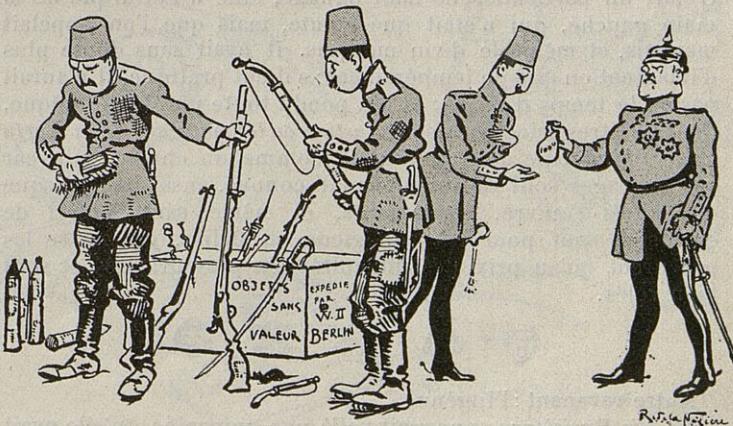
Le soldat français : en lui montrant le drapeau et en sonnant le clairon.



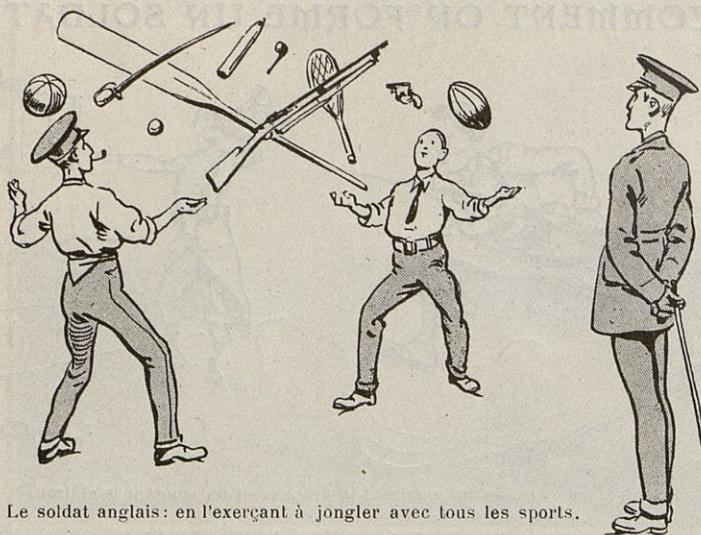
Le soldat allemand : en usant de patience et d'arguments frappants.



Le soldat autrichien : en lui apprenant à courir puisqu'il déteste toujours.



Le soldat turc : en lui faisant acheter les vieux laissés pour compte de la maison Krupp.



Le soldat anglais : en l'exerçant à jongler avec tous les sports.



Le Cosaque : en le mettant à cheval dès le maillot : « Pour Dieu, pour le Tsar et pour la Russie ! »

Comme ils écrivent.

Héros toujours. Et ils ne s'en doutent pas. Ou ils se défendent de l'être. Mais leur sublime leur échappe.

Nous avons eu entre les mains une lettre de la tranchée, oh ! pas une lettre qu'on montre — ou qu'on fabrique : une pauvre lettre, qui volontairement ne peignait pas les choses en beau. Elle était écrite par un grand frère au petit frère impatient d'aller au front, et elle n'était pas pour le mettre en goûte. Elle avouait que ce n'est pas toujours très appétissant, quand on commande l'attaque et qu'il faut quitter l'abri. Il y avait une description pathétique d'un pauvre bougre de territorial qui n'aime pas bien cela, parce qu'il a laissé derrière lui une femme et trois enfants...

Et la lettre se terminait par ce trait admirable — inconscient — qui détruit l'effet de tout le reste :

« Alors j'ai tourné la tête pour ne pas qu'on voie que j'avais les larmes aux yeux, et j'ai dit au sergent : *Qu'est-ce que vous voulez ? Allons-y tout seuls !* »



Les Revenants...

Tous les érudits qui ont quelque expérience de l'au-delà, s'accordent à dire que dans les grandes circonstances les morts reviennent. C'est un signe des temps, présage de grands bouleversements, qui d'ailleurs peuvent être heureux : ne nous frappons pas. Nous avons vu en effet, depuis six mois, revenir sur l'eau bien des choses, et des gens. On prétend même que nous en allons voir revenir par eau, qui n'étaient pas morts, mais que nous avions sujet de croire au moins morts civilement. Quand on est mort de cette façon-là, ce n'est pas pour longtemps.

Parmi ceux qui l'étaient au sens vulgaire du mot, il vient d'en ressusciter un, jadis célèbre, né à Paris le 2 juin 1740, et décédé à Charenton voilà exactement un siècle et sept semaines. C'était un particulier de haut lignage, allié à Pétrarque de la main gauche, qui n'était que comte, mais que l'on appelait marquis, et même le divin marquis. Il avait sans doute plus d'imagination que de tempérament : s'il eût pratiqué, il n'aurait pas eu le temps d'écrire : et il a pondu toute une bibliothèque, dont les titres principaux sont *Justine ou les malheurs de la Vertu* et *la Philosophie dans le boudoir*, comme un chacun sait ; car ces ouvrages sont universellement connus, aussi peu lus que des chefs-d'œuvre, assommants, et même sans intérêt de curiosité, sauf pour les collégiens en délire, qui ne se les procurent qu'au prix des difficultés les plus grandes et sont bien volés.



Autre revenant : l'Ingénue.

La Vie Parisienne annonçait voilà une quinzaine qu'elle avait reçu des nouvelles de Candide. Elle en a reçu depuis de l'Ingénue. Le fait est moins extraordinaire, car il ne s'agit pas cette

fois de l'Ingénue lui-même, mais d'un de ses descendants, qui se trouve présentement en France par une suite de circonstances toutes naturelles.

Vous n'ignorez pas que le Huron de Voltaire n'était pas un vrai Huron, puisque le prieur de Notre-Dame de la montagne avait reconnu, grâce à l'amulette qu'il portait au cou, qu'il était le propre fils du capitaine de Kerkabon, frère dudit prieur. Le Huron était donc canadien, et canadien français. Il n'était pas moins près pour cela de la nature, et en observait toutes les lois, dont la plus commode est que nulle douleur ne peut durer infiniment : notre sensibilité nous conseille de pleurer un temps, mais la nature nous engage à nous consoler le plus vite possible.

Après la mort de la belle Saint-Yves, le faux Huron craignit de ne pas l'oublier raisonnablement s'il demeurait en France, et repartit pour le Canada. Il y fit souche. Un Kerkabon s'est engagé dans l'armée anglaise. Voilà tout le mystère. Il a été blessé dans le Nord, et *la Vie Parisienne* l'a retrouvé convalescent à l'hôpital Américain.

La Vie Parisienne ne cherche pas à se faire valoir, mais elle ne fait pas non plus de fausse modestie. Elle sait bien qu'elle est d'une compagnie extrêmement divertissante. Les blessés se l'arrachent, surtout quand ils ont la permission d'aller faire un petit tour. Quelle bonne fortune pour un provincial ou pour un étranger d'être guidé à travers Paris par *la Vie Parisienne* en personne ! Mais aussi quelle bonne fortune pour *la Vie Parisienne* de montrer Paris à un descendant authentique de l'Ingénue, qui ressemble à son illustre ancêtre comme deux gouttes d'eau !

Qui nous eût dit que nous regretterions la plume du marquis de Sade ? Mais il eût seul été capable de donner le tour qui convenait au rapport de la commission d'enquête sur les atrocités allemandes. Il n'y a pas plus de viols, d'enfants égorgés sur le sein de leur mère, d'hommes écartelés et ce qui s'ensuit, dans *Justine, Juliette* et les *Crimes de l'Amour* que dans ce rapport. Le style sage des commissaires ajoute à l'horreur du tableau. S'ils avaient eu un marquis de Sade pour secrétaire, au moins il aurait fait de la rhétorique, et nous aurions pu croire que tout cela n'est qu'à moitié vrai.

L'Allemagne est toute pleine de casernes : il ne faudra pas les détruire, il suffira d'en modifier l'affectation. Après la guerre, nous aurons beaucoup de monde à interner. On a le sentiment que c'est le peuple dans son ensemble qui est fou, érotomane — et dangereux. Le peuple fou ! Quel sujet, tragique et burlesque, pour l'auteur d'*Ubu roi*, s'il n'était pas mort trop tôt !

Comme cet ancêtre, le jeune Kerkabon, qui ne savait rien avant la guerre, s'est instruit par la lecture « qui a grandi l'âme ». Il a lu à l'hôpital, de même que l'Ingénue à la Bastille. Il a lu « des poésies, des traductions de tragédies grecques, quelques pièces du théâtre français », et, ce que ne pouvait faire l'autre Ingénue, les romans d'Alexandre Dumas père et les œuvres de Victor Hugo. Il est pareil « à un de ces arbres vigoureux qui, nés dans un sol ingrat, étendent en peu de temps leurs racines et leurs

branches quand ils sont transplantés dans un terrain favorable ». Voltaire observe qu'il est bien étrange qu'une prison fût ce terrain : qu'aurait dit Voltaire d'un hôpital ? Bref, le deuxième Ingénieur est devenu une manière d'érudit sans avoir reçu la culture allemande, et il n'a rien perdu de son ingénuité.

Ses remarques et ses saillies font la joie de *la Vie Parisienne*. L'autre jour, après lui avoir montré une demi-douzaine de nos monuments les plus fameux, *la Vie Parisienne*, pour lui détruire l'esprit, le mena dans un café-concert. Elle pensait que le spectacle serait édifiant (car nos mœurs ont bien changé). Elle ne se trompait pas. Se trompe-t-elle jamais ? Le programme ne comprenait que des chants ou des récitations patriotiques. L'assistance, composée de femmes, d'enfants, de vieillards et d'embusqués, les écoutait avec une émotion communicative, qui pourtant ne se communiqua point à l'Ingénieur. Il demeura de glace, à notre grande surprise, car nous l'avions vu, alors que sa blessure n'était pas encore fermée, se dresser tout pâle sur son lit et verser des larmes, un jour qu'une grande cantatrice était venue chanter à l'hôpital *la Marseillaise*. Il semblait même un peu choqué. Nous ne pûmes nous défendre de lui demander ce qui le gênait. Il rougit beaucoup et nous répondit :

— J'ai lu qu'après la victoire de Salamine, le jeune Sophocle, âgé de dix-sept ans, s'il est réellement né en 497, de quinze ans s'il n'est né que deux ans plus tard, et de seize ans s'il en faut croire l'auteur de la *Légende des Siècles*, fut choisi à cause de sa beauté pour chanter et danser le Péan.

Il se dépouilla de tous ses vêtements, ainsi que les autres éphèbes qui, j'imagine, reprenaient en chœur le refrain. C'était l'usage de ce temps-là. Je pensais que les habitudes d'aujourd'hui fussent différentes. Pourquoi donc ces dames qui chantent des espèces de péans, et qui sont assurément toutes jeunes mais n'ont plus quinze ans, ni seize ou même dix-sept, et ne sont pas « d'azur baignées », pourquoi ont-elles cru devoir adopter la même tenue que Sophocle à très peu de chose près ? Il me semble que le spectacle gagnerait en dignité, peut-être même en agrément pour la vue, si elles étaient habillées moins chicement. Leurs voix seraient aussi plus justes et moins enrouées ; elles sont bien imprudentes de se découvrir, car le climat de votre pays, comme celui du mien, est rigoureux en hiver.

Ce discours nous parut judicieux et sans réplique. *La Vie Parisienne* rougit d'avoir scandalisé un si bon jeune homme et eut à cœur de se rattraper. Le lendemain était heureusement un dimanche, et le jeune Kerkabon ne manqua pas volontiers à ses devoirs religieux. Il est protestant, et quand nous lui demandâmes à quelle église réformée il souhaitait que l'on le conduisît,

nous fûmes bien étonnés de l'entendre choisir la Madeleine ; mais on ne refuse rien à un héros, qui a versé son sang pour la France et pour l'empire britannique.

Lorsque nous arrivâmes, l'immense vaisseau était tout rempli de fidèles, parmi lesquels nous remarquâmes un très grand nombre de soldats, français ou anglais. Un prédicateur était dans la chaire ; il parlait avec une éloquence admirable, et le sujet de son sermon était justement *la Marseillaise*, dont il faisait un éloge (si l'on ose s'exprimer ainsi) à fond de train. Quand il acheva sa péroration, des applaudissements retentirent et toute l'audience, debout, l'acclama. Je n'avais jamais vu faire tant de bruit dans un lieu consacré, mais j'observai avec émotion que les fidèles, tout en applaudissant et en acclamant, avaient l'air beaucoup plus recueillis que le public habituel de la messe des paresseux, et que, pour la première fois peut-être depuis qu'elle existe, la Madeleine avait l'air d'une église.

Quant au jeune Kerkabon, il était comme transfiguré.

— A la bonne heure ! nous dit-il d'une voix discrète. Voilà comme il faut parler de *la Marseillaise*, et je commence à croire que ce chant martial et religieux est mieux à sa place dans un temple que dans un music-hall.

Puis il baissa la vue, un bizarre murmure s'échappait de ses lèvres. Je crus qu'il marmonnait un psaume ou des prières ; mais je m'aperçus bientôt qu'il fredonnait avec une ferveur incroyable :

It's a long, long way to Tipperary,
It's a long, long way to go.



Nous avons souri des stratèges en chambre, et des vieux de la vieille qui racontent leur volontariat. N'épargnons pas un autre « type », moins inoffensif : le rond-de-cuir atteint de la *furia francese* ; le vieux petit employé qui, à la table de famille, en découvrant la soupière fumante, trépigne et dit :

— Nous n'avancerons donc jamais ?

Le représentant de commerce, qui dit en se chauffant les pieds à un bon feu (fourni par M. P.rr. W.iff) :

— Ah ! que je m'ennuie dans cette tranchée !

Parmi les pékins, ce sont les seuls qui soient à surveiller. Forain a dit le mot :

— Pourvu que les civils tiennent !

LA PARISIENNE ET LES JOURNAUX



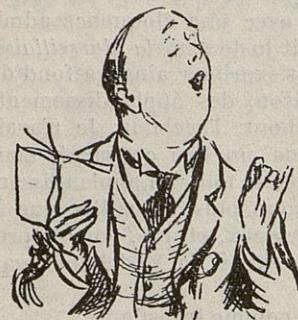
Avant la guerre, souvent, elle ne les grignotait même pas.



Depuis la guerre, elle les dévore !

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

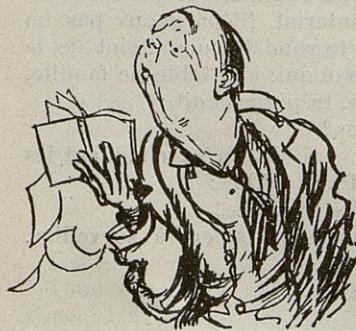
PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



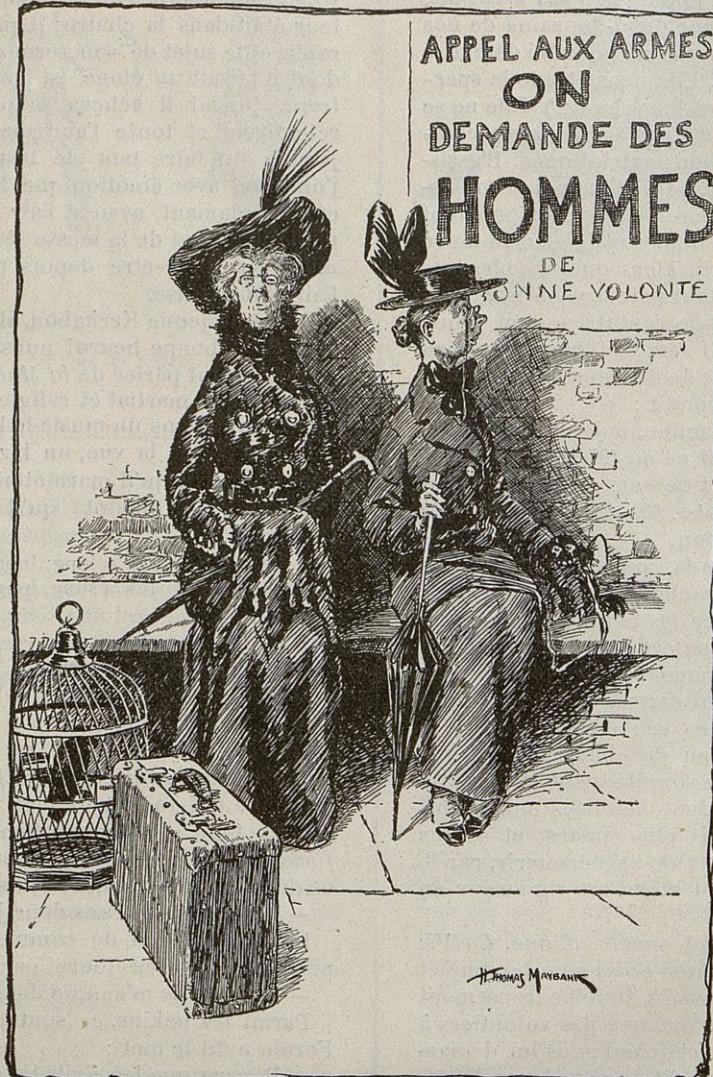
1. — M. Durand-Martin s'est mis en tête d'apprendre le polonais.



2. — E se prononce UN...



3. — Bz se prononce tantôt J et tantôt CH...



UN HASARD VRAIMENT « SHOCKING »!
Malicieux croquis que notre confrère anglais *The Bystander* dit avoir été pris, d'après nature, dans une gare de Londres.



4. — U et O se prononcent où...



5. — Les consonnes marquées d'un accent sont assez difficiles...



6. — Il ne faut pas appuyer toujours sur la chute des mots.

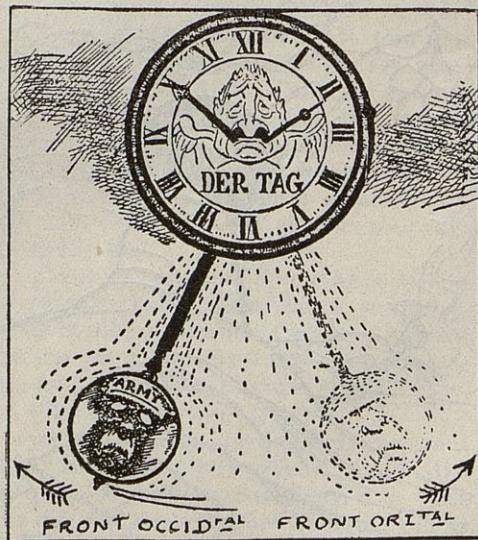
A UN SIÈCLE DE DISTANCE



LE SPECTRE DU DESTIN
(En comparant le sort du Kaiser à celui de Napoléon, le dessinateur anglais fait à l'Empereur des Huns un honneur dont il est indigne.)

(*Reynold's News-paper*, de Londres).

L'HORLOGE DE LA GUERRE



LE BALANCIER. — Tic, tac, tic, tac. Je vais, je viens et il n'arrive rien, sinon que...
LE KAISER. — Je perds mon temps.

(*The Evening News*, de Londres).

PARIS-PARTOUT

Les théâtres, à part les dimanches et encore, font en ce moment de médiocres recettes; cependant les grands concerts, eux, au contraire, attirent une foule recueillie, cherchant à oublier, pendant quelques instants de charme musical, les heures angoissantes que nous vivons.

L'Opéra-Comique va tenter de donner, le soir, des représentations pour satisfaire quelques abonnés qui ne veulent pas renoncer à aller au spectacle.

Il est question de fonder sous le titre de « Fraternelle du Spectacle », une œuvre groupant toutes les associations et corporations qui vivent du théâtre.

Le Ministre de l'Instruction publique aurait accepté la présidence de cette œuvre à laquelle il s'intéresse tout particulièrement.

Félix Galipaux qui souvent nous fit rire, fait naître, maintenant, dans les salles où se donnent des spectacles de bienfaisance, l'enthousiasme patriotique.

Ses *Galipettes* sont, en 1915, des poésies émouvantes, que disent ses camarades et aussi l'auteur dont le concours est toujours assuré quand il s'agit d'aider ses camarades ou d'apporter un peu de joie, dans les ambulances.

Tous les lundis, chez lui, Félix Galipaux réunit quelques intimes auxquels il donne la primeur de ses œuvres, qui bientôt groupées en un recueil formeront un livre intéressant.

Au cours de la douloureuse épreuve que nous traversons, le monde des lettres et du théâtre a été particulièrement éprouvé; Parmi les héros morts au champ d'honneur citons: Pierre Ginisty, Psichari, Charles Muller, Garrigues; d'autres ont été blessés et sont en bonne voie de guérison ce sont: Jacques de Choudens, Melchissédec fils du ténor, ce dernier a reçu 17 balles dans le visage dont une lui creva l'œil, Emile Simon-Girard lequel après de graves blessures a été réformé.

Dieu veuille qu'au bas de cette liste douloureuse nous puissions mettre bientôt le mot *Fin!*

Le coquet théâtre Albert I^{er} vient de fêter la 50^e représentation de *Ce bon Monsieur Zoeteboek*. Comme au premier jour, cette amusante comédie belge est jouée avec entrain par une troupe d'artistes réfugiés et par un des auteurs, M. Bajart, le plus célèbre comique belge.

La direction du théâtre Albert I^{er} peut se féliciter d'avoir donné à Paris ce petit chef-d'œuvre de la comédie belge.

Grâce à l'appui de M. Paul Hervieu, la commission de répartition des sommes prélevées par l'Assistance publique, sur les recettes actuelles des théâtres et concerts, doit comprendre l'association des courrié-

ristes de théâtre, dont les membres sont condamnés au chômage.

Cette décision doit être prise à la réunion de la Commission qui doit avoir lieu mardi prochain.

Ce serait là une excellente mesure.

PITT.

Le Timbre de la Croix-Rouge Française

L'Etat vend le timbre de la Croix-Rouge 15 centimes dans tous les bureaux de poste.

Le public sait-il que le tiers de ce prix, un sou par timbre, est destiné au soulagement de nos chers blessés?

Si les ménagères, les commerçants, les sociétés, si tout le monde employait pour sa correspondance ce seul timbre, on aurait bientôt de quoi procurer à nos héros, des pansements et des médicaments qui soulageraient leurs souffrances et hâteraienr leur guérison. Que chacun, au moment d'entrer dans un bureau de poste, pense au bien qu'il peut faire!

LE THEATRE DE LA GUERRE



Quelques pièces célèbres, qui, légèrement revues et corrigées, pourraient avec succès affronter le feu... de la rampe.

AUTOUR DE L'ALSACE

Dessin de C. Herouard.



QUELQUES SOUVENIRS DU BON VIEUX TEMPS DE L'AMI FRITZ